

Jean-Pierre Géhin

Okwari le fils de l'ours

Collection LDV « Lettres de Vosegus »
Nouvelles Editions Pages du Monde

ISBN 979-10-95403-22-7

*Traitez bien la terre ;
elle ne vous a pas été donnée par vos parents ;
elle vous a été prêtée par vos enfants.*

Proverbe amérindien

Le troisième jour du mois de mai de l'an 1571, sous les rayons d'un soleil généreux qui chauffait le cœur de la cité nancéenne, un promeneur solitaire parcourait la Rue Neuve dont l'agitation semblait le laisser indifférent. Arrivé à la Carrière, il fit une pause et s'accouda à la lice pour observer les prouesses des cavaliers à l'exercice. Quelques instants plus tard, il reprenait sa marche et longeait les murs du couvent de l'Église Saint-Georges. Il bifurqua ensuite à main droite pour s'engager dans la Grand'rue. Au fond, baignée d'une lumière qui en atténuait l'austérité, la Porte de la Craffe semblait moins massive, moins sinistre qu'à l'accoutumée. Entre l'Église Saint-Georges et celle des Cordeliers, dans une débauche de couleurs, d'odeurs et de bruits, les échoppes des boutiquiers s'appuyaient contre le mur du palais ducal dont elles dissimulaient toute la partie inférieure. L'homme se fraya un passage au cœur de cette effervescence humaine, ralentit à proximité de l'entrée du palais.

Immobile sous la voûte du vestibule, le portier du palais ducal considérait d'un œil morne la foule des badauds qui déambulaient dans l'artère principale de Nancy. Lorsqu'il aperçut le promeneur, une lueur d'intérêt anima son regard. Alors qu'il s'apprêtait à saluer l'arrivant et à s'écarter pour le laisser pénétrer sous le porche, il le vit s'éloigner vers le côté opposé de la rue.

L'homme s'était écarté de l'entrée pour voir l'ensemble de la Porterie. L'œuvre d'art relevait à la fois de l'inspiration française du château de Blois et de l'influence toujours plus grande de la Renaissance italienne. Au-dessus du porche d'entrée, la statue équestre du duc

Antoine, sculptée par Mansuy Gauvain, semblait vouloir s'élever vers les cieux dans un flamboiement d'ogives gothiques superposées.

Satisfait sans doute de ce qu'il avait devant les yeux – et qu'il avait maintes fois contemplé –, le promeneur fit une moue d'approbation, franchit la Grand'rue et s'engagea sous la voûte du vestibule. Parvenu de l'autre côté du bâtiment, il traversa d'un pas résolu la cour intérieure du palais, se dirigeant vers le monumental escalier à double vis qu'il emprunta pour rejoindre les appartements des souverains lorrains.

Un quart d'heure plus tard, il était reçu par le duc Charles III.

– Cela ne fait aucun doute, votre Altesse. Il y va de votre intérêt et de celui du duché de Lorraine. Vous devez reprendre le Grand Pâturage aux Alsaciens pour l'amodier aux Vosgiens. C'est la seule façon de mettre un terme à cette « guerre des Chaumes » qui n'a que trop duré et ne cesse de s'envenimer.

Bien qu'il y décelât un soupçon de complaisance, surtout dans la bouche d'un ami et confident comme Thierry Alix, le duc de Lorraine ne put éviter de se rengorger à l'écoute de ce « votre Altesse ». Avant de répondre, il considéra son fidèle conseiller avec un sourire amusé.

– Je suis toujours surpris par cette immense affection que vous portez à ces montagnards vosgiens, mon cher Alix. Pourtant, vous ne les fréquentez guère.

– Je n'ai pas eu l'occasion de leur rendre visite depuis que vous avez eu la bonté, il y a deux ans, de me confier cette charge de président de la chambre des comptes du duché ; tâche qui m'accapare beaucoup trop pour que j'envisage l'idée d'un voyage dans la montagne vosgienne. Mais j'ai eu l'occasion de les estimer lors des trois missions auxquelles j'ai pris part en ma qualité d'auditeur-greffier, il y a quelques années. Ce sont des gens très frustes, travailleurs infatigables, attachés à leur lopin de terre dont ils tirent avec une rare opiniâtreté leur maigre subsistance. Fiers, indépendants, courageux et,

ce que je tiens à souligner en ces temps troublés, ardents défenseurs de la foi catholique.

Charles III fut sensible à cette allégation. Les locataires du Grand Pâturage étaient des Alsaciens, vivant pour la plupart dans le Val Saint-Grégoire, à Munster ou en amont de cette cité, dans les villages de la vallée de la Fecht. Le souverain lorrain était parvenu à tenir son duché à l'écart des guerres de religion, malgré les pressions qu'il subissait, notamment de la part des Guise dont il était proche. Mais l'idée de louer cette haute pâture à des étrangers qui avaient accueilli à bras ouverts les thèses de ce traître de Luther lui déplaisait de plus en plus.

– Cet argument mérite qu'on s'y arrête, en effet, concéda-t-il après un instant de réflexion. Et comme vous m'avez déjà convaincu de l'intérêt financier de cette transaction, je me sens presque disposé à accéder à votre demande.

– Pour vous convaincre tout à fait, votre Altesse, permettez-moi de vous rappeler un point important, avec tout le respect que je vous dois. Cette « guerre des Chaumes » qui nous oblige chaque année à sévir contre notre gré en punissant les sujets du duché dont se plaignent les Alsaciens, c'est vous qui en êtes l'initiateur.

Formulée par un autre, une telle affirmation aurait entraîné le courroux du souverain lorrain. Mais l'amitié qui rapprochait ces deux hommes, et qui remontait à l'époque où Thierry Alix n'était qu'un modeste auditeur-greffier à la chambre des comptes, était trop profonde pour que Charles III en prît ombrage.

– Est-ce un reproche ? demanda le souverain lorrain en fronçant les sourcils.

– Dieu m'en garde ! Vous n'avez fait que poursuivre l'action entreprise depuis un siècle par vos prédécesseurs. Mais les temps ont changé, et les circonstances aussi. Quand René II a commencé à multiplier les ascensements dans les hautes vallées de la montagne, et quand Antoine le Bon, votre grand-père, lui a emboîté le pas, ces fonds de vallées étaient occupés par la forêt et les bêtes sauvages.

Mais la fréquence de ces ascensements n'a pas cessé de s'accroître au fil des ans, avec un double objectif : rivaliser avec ceux qu'a accordé le chapitre Saint-Pierre de Remiremont et apporter des subsides aux caisses du duché. Aujourd'hui, les parties supérieures des vallées ressemblent à une mosaïque de parcelles où les montagnards se sentent à l'étroit. Il n'y a plus assez de place pour faire vivre en bon voisinage les censitaires, qui dépendent de votre sceptre, et les ecclésiastiques, qui obéissent à la crosse de l'abbesse de Remiremont. Il faut également prendre en compte les sujets communs, qui dépendent des deux autorités. C'est trop de monde pour si peu d'espace.

– Il faudrait donc renoncer à de nouvelles concessions ?

– C'est inévitable. Nous ne cessons de recevoir des lettres de doléances des deux versants de la montagne. D'un côté, les marcaires alsaciens dénoncent l'intrusion des Vosgiens sur le territoire du Haut Pâturage, et de l'autre, vos sujets vous reprochent d'ascender d'une main ce que vous avez amodié de l'autre. Cette situation ne peut plus durer ; vous devez y mettre un terme en acceptant l'offre de rachat faite par les habitants de Gérardmer, La Bresse et Le Valtin.

Le duc de Lorraine s'accorda quelques instants de réflexion. Une fois encore, le besoin d'argent l'amena à prendre des décisions pénibles, contre son gré. Il n'aimait pas cette sensation d'être acculé, pris au piège par ses propres sujets. La première fois qu'il s'était senti forcé de la sorte, c'était neuf ans plus tôt, en l'an 1562. Après avoir passé son enfance à Paris, à la cour royale des Valois, Charles avait épousé Claude de France, fille de Catherine de Médicis. Il n'avait que seize ans, et sa jeune épouse n'en comptait pas encore douze. Quelques mois après ce mariage imposé par la raison d'état, les jeunes souverains avaient regagné la Lorraine. Le jeune duc, imbu de sa récente souveraineté, avait négligé de prêter serment à la noblesse du duché, retardant par là-même son entrée à Nancy. Trois ans plus tard, après avoir épuisé le trésor ducal, il avait dû quitter sa résidence de Bar et venir à Nancy prêter serment pour obtenir la réunion des états généraux ; réunion destinée à lui octroyer les subsides dont il avait besoin.

En 1564, c'est à nouveau le besoin d'argent qui l'avait amené à engager le Grand Pâturage aux bourgeois de la ville de Munster qui en étaient locataires, contre un versement de dix mille francs barrois, avec une option de rachat pour la même somme, à la fin du bail.

– Dans leur dernière lettre, poursuit le président de la chambre des comptes, les habitants de ces trois villages s'engagent à vous verser la même somme pour le rachat de ces pâturages qui, ils ne manquent pas de le préciser, se trouvent en terre lorraine, et ils vous rappellent humblement qu'ils ont toujours été de bons et loyaux sujets de votre Altesse. Ces merveilleuses pâtures, faites d'herbages d'une incomparable richesse, et qui couronnent de si belle façon les montagnes boisées de la partie méridionale du duché, vous devez les confier à des Lorrains !

– Eh bien, mon cher président ! répondit Charles III avec un sourire entendu, votre ardeur à défendre leurs intérêts va finir par l'emporter. Je suis sensible à vos arguments et....

– Et s'il faut en ajouter un, osa interrompre le conseiller, je vous rappelle que ce pâturage marque la frontière du duché de Lorraine avec l'Allemagne à l'est et la Bourgogne au sud. La présence sur ces sommets de braves montagnards en qui vous pouvez avoir une confiance absolue sera une garantie supplémentaire du maintien de la paix dans le duché. En cette période fortement perturbée, c'est un atout considérable.

– En effet. Vous avez raison de le souligner. Concluons donc cette affaire. Je me rends à vos arguments, et vous laisse le soin d'annoncer ce... revirement aux Alsaciens. Tâche délicate, n'est-ce pas ? Mais je suis prêt à parier que vous avez déjà prévu la meilleure façon de procéder.

– C'est vrai, j'y ai déjà pensé. Nous sommes au début du mois de mai, il faut donc leur faire cette annonce sans tarder pour respecter le délai de six mois au terme duquel nous devons restituer cette somme aux Alsaciens pour la recevoir ensuite des mains des habitants du versant occidental. Je sais déjà à qui je vais confier cette tâche. Un homme qui a toute ma confiance et qui...

Le souverain l'interrompit d'un geste de la main.

– Passez-moi ces détails qui ne me concernent que de loin. Je souhaite à-présent que vous redescendiez de ces montagnes pour revenir à Nancy et aux grands projets que nous voulons y réaliser.

Ils firent d'abord le bilan des travaux effectués : rénovation du palais, ajout de la Salle Neuve et du jeu de paume, réaménagement du grand Jardin créé par René II, entre autres. Puis Charles III évoqua le projet qui lui tenait à cœur : l'agrandissement de la capitale du duché. La population de Nancy, qui ne cessait de s'accroître, se trouvait à l'étroit entre les murs de la cité. Le souverain lorrain voulait créer une « ville neuve » qui permettrait d'accueillir une population dépassant les dix mille habitants. De plus, il entendait bastionner cette nouvelle cité pour la prémunir contre toute entreprise malveillante.

Le président de la chambre des comptes fit un exposé précis de l'état du trésor ducal, puis il revint au sujet qui le préoccupait.

– Que votre Altesse me pardonne, mais je dois revenir à la question des Hautes Chaumes des Vosges. Malgré la possibilité de rachat offerte aux Vosgiens, je reste persuadé que ce problème ne trouvera pas de solution définitive tant que perdureront les querelles de pariage entre le Chapitre de Remiremont et le pouvoir ducal.

Le duc de Lorraine ne chercha pas à dissimuler sa contrariété. La propriété des pâturages d'altitude relevait d'une indivision entre le duché de Lorraine et l'abbaye de Remiremont, dont le duc était le voué. Chaque décision concernant le Grand Pâturage devait se prendre avec l'accord de l'abbesse de Remiremont, mais comme ses prédécesseurs, le duc Charles outrepassait ses droits. C'est ainsi qu'il avait engagé le Grand Pâturage aux Alsaciens sans consulter le grand sonrier, représentant du chapitre Saint-Pierre. Sept ans plus tôt, pour lui rappeler que les dames chanoinesses de Remiremont ne relevaient que de l'autorité de l'empereur d'Allemagne, l'abbesse Marguerite de Haraucourt avait fait apposer des panonceaux ornés des aigles impériales à toutes les portes des maisons de la cité. Cette « Guerre

des Panonceaux », qu'il avait dû réprimer avec une mâle autorité pour contraindre les dames de Remiremont, était pour Charles III un épisode douloureux dont l'évocation lui répugnait.

– Croyez-vous que je l'ai oublié ? répliqua-t-il avec un mouvement d'humeur. J'ai constamment à l'esprit cette situation pénible qui entrave notre liberté d'action. Mais ne brusquons pas le cours des événements. Marguerite de Haraucourt est passée de vie à trépas voici trois ans. Paix à son âme. Renée de Dinteville, qui préside aujourd'hui aux destinées du chapitre Saint-Pierre, n'est pas de la même trempe. L'heure n'est pas encore venue, mais sachez-le, j'envisage pour les mois ou les années qui viennent une entreprise qui mettra un terme définitif à ces querelles de pariage. Et c'est vous, mon cher conseiller, et pas un représentant en qui vous auriez une confiance absolue, que je chargerai de mener les transactions avec les chanoinesses. Lors de cette « Guerre des Panonceaux », aucun intervenant n'a su s'y prendre avec doigté. Le bailli des Vosges, Jacques de Ligniville, s'est montré beaucoup trop courtois, et ensuite, le maréchal de Salm les a rudoyées comme s'il s'agissait d'une troupe de soudards. Le jour venu, vous saurez, j'en suis sûr, trouver le moyen terme entre ces deux attitudes.

Thierry Alix jugea inutile de commenter cette décision. La confiance du souverain le touchait, de même que le réjouissait l'idée de voir les pelouses d'altitude des Hautes Chaumes revenir aux montagnards du versant occidental.

– Je dois aussi rendre compte à votre Altesse de ma visite, avant-hier, au domaine de la Malgrange. Les dernières espèces animales accueillies à la ferme semblent s'acclimater à leurs nouvelles conditions d'existence. Nous ne déplorons qu'un seul échec, de peu d'importance, et tout à fait prévisible.

– Je vous vois venir, mon cher conseiller. C'est décidément une obsession chez vous ! Vous allez me parler de cette tentative de fabrication de ce que les montagnards des Vosges appellent les « hauts fromages ».

– En effet, votre Altesse. Nous avons fait venir à la Malgrange un habitant de Gérardmer, avec quatre vaches laitières de son troupeau, et tous les ustensiles dont il a coutume de se servir. Il a reproduit à l'identique les gestes que font tous ces marcaires – c'est le nom des occupants des Hautes Chaumes – pour fabriquer ce fromage tant apprécié, mais le résultat est désolant. Une pâle imitation, sans la moindre saveur !

– C'est regrettable, en effet, dit Charles III en riant. Je n'y vois qu'une explication sensée : il faut venir d'Allemagne pour posséder le savoir-faire qu'exigent ces hauts fromages...

– Vous vous moquez ! répliqua le conseiller, souriant lui aussi. Vous savez aussi bien que moi que cet échec est imputable à la faible qualité de l'herbe pâturée par ces vaches, comparée à l'excellence de celle dont elles disposent sur les pelouses d'altitude, et qui leur permet de donner ce lait d'une incomparable richesse et...

– Et nous voilà repartis pour les montagnes des Vosges ! Si je veux rester en bons termes avec vous, mon cher ami, je vais devoir imiter ma mère Chrestienne de Danemark et entreprendre un voyage dans ces lointaines contrées.

– Ce serait une excellente initiative, approuva Thierry Alix. Mais avant de vous y rendre en personne, je vous suggère d'y envoyer un cartographe avec mission de parachever le travail commencé il y sept ans par Gérard Mercator et son fils Barthélémy. Ces deux-là ont négligé toute la partie montagnaise du duché. C'est regrettable.

– Hélas ! Il me faut bien admettre que j'ai commis une lourde erreur en accordant ma confiance à ce mathématicien. Pour la réparer, je lui ai trouvé un successeur : le sieur Hans van Schille, un flamand dont la réputation n'est plus à faire dans le domaine des relevés topographiques et la confection de cartes précises et détaillées. Il va commencer sa tâche prochainement.

Le duc de Lorraine considéra son conseiller, dans l'attente d'un commentaire. Comme Thierry Alix demeurait silencieux, le souverain s'extirpa de son fauteuil et dit pour conclure l'entretien :

– Il va se mettre au travail... dès que cette entreprise aura reçu l'approbation de la chambre des comptes.

– Je vais sans tarder donner des ordres en ce sens. Mais auparavant, je dois me rendre à la Salle Neuve pour contrôler le travail de décoration du plafond. S'il plaît à votre Altesse de m'y accompagner...

Pour se rendre à la Salle Neuve, le souverain et son conseiller devaient d'abord traverser le bâtiment de la chambre des comptes de Lorraine, domaine de Thierry Alix. Lorsqu'ils virent entrer le président, les greffiers se penchèrent soudain vers leurs pupitres ; quand ils s'aperçurent que le duc en personne le suivait, ils s'inclinèrent vers le sol avec un ensemble remarquable.

Ils traversèrent l'immense galerie des Cerfs dans laquelle s'affairait une armée de laquais qui préparaient le spectacle prévu pour le lendemain, et pénétrèrent dans la Salle Neuve du palais. Plus vaste que la galerie des Cerfs, cette salle d'honneur avait été voulue par le duc Charles pour mettre en valeur le faste et la grandeur de son règne. Mais l'aspect qu'elle avait ce jour-là évoquait plutôt une forêt de troncs d'arbres qui semblaient soutenir la voûte en berceau du plafond. Dès qu'ils aperçurent les visiteurs, les deux peintres chargés de la décoration dégringolèrent du haut de leur échafaudage, et s'inclinèrent respectueusement devant le duc de Lorraine, exprimant leur immense satisfaction devant l'honneur que leur accordait son Altesse en venant constater l'avancée de leurs travaux.

Thierry Alix mit un terme à leur déploiement d'obséquiosité.

– Montrez-nous, leur ordonna-t-il, l'esquisse de ce dessin dont vous comptez orner le centre de la voûte du plafond.

Médard Chuppin s'empressa de déployer devant ces illustres visiteurs un croquis que son compagnon, Denis Saulcy, commenta aussitôt.

– Voyez vous-même, votre Altesse : un alérion aux ailes déployées, devant une croix de Lorraine d'or en champ d'azur, entourée d'un

double C illustrant votre grandeur, tel sera le motif central qui couronnera tout notre travail de décoration de ce plafond.

Le souverain lorrain se tourna vers son conseiller.

– Beau travail ! approuva Thierry Alix. Du moins d’après ce que préfigure ce croquis. Cette double lettre, initiale de votre nom, rappellera à tous les convives votre descendance en droite ligne de Charlemagne. Lorsque tout sera terminé, cette salle se prêtera beaucoup mieux que la Galerie des Cerfs à l’organisation de spectacles grandioses, qui contribueront à la renommée du duché de Lorraine dans toutes les cours d’Europe.

Après avoir soigneusement rangé le croquis, les deux peintres rejoignirent leurs compagnons dans les frondaisons des échafaudages. Le duc de Lorraine se dirigea vers la tour d’horloge, à l’autre extrémité de la Salle Neuve, et descendit vers la cour du palais avant de se rendre à la conciergerie. De son côté, Thierry Alix traversa de nouveau la galerie des Cerfs et rejoignit les locaux de la chambre des comptes.

Assis à sa table de travail, le menton dans les mains, le président réfléchissait. Ce qu’il avait observé ce matin-là, seul ou en compagnie du duc Charles, avait pour objectif de souligner la grandeur de son Altesse et de ceux qui l’avaient précédée à la tête du duché. Dans le cœur et l’esprit de Thierry Alix, il existait en Lorraine une autre tête couronnée, là-bas, aux confins du duché, et qui méritait que l’on en soulignât également la majesté : la montagne vosgienne, avec ses fiers sapins couronnés par ces prairies d’altitude à l’herbe si grasse et si riche.

Si Gérard Mercator avait, comme prévu, terminé la cartographie de la partie méridionale du duché, son œuvre aurait été agrémentée d’une ode composée par le président de la chambre des comptes. Thierry Alix ouvrit un tiroir de son secrétaire, déroula le parchemin qu’il y avait pris et se mit à lire, avec un brin de nostalgie, ce poème qu’il avait composé en latin :

« Ô ma Lorraine, combien de fécondes génisses, s'offrant à la main qui les traite, t'apportent leurs pis gonflés de lait ! Tels sont, en effet, les présents que tu tires des montagnes de Gérardmer ; de là te vient le lait à la blancheur de neige ; de là aussi, de ces grasses pelouses, t'arrive le fromage renommé qu'en ses marçairies presse Ménalque lui-même. »